

AROUMAIN *BANA*; EST-IL UN HÉRITAGE ABORIGÈNE?

Aroumain signifie valaque. Du fait que par le terme Valaques sont aussi désignés des populations pastorales, déjà depuis l'époque d'Anne Komnène<sup>1</sup>, et plus tard les paysans en général dans un sens péjoratif, nous précisons qu'ici il est question des utilisateurs d'un idiome roman-néolatin<sup>2</sup>, en plus de la langue grecque ou d'une autre langue.

La racine du mot Valaque est recherchée par les romanistes, quasi unanimement, dans l'ethnonyme Ουόλκαι de Strabon ou Volcae de César, d'une tribu gauloise de la Narbonne, qui a été connue en premier, par les races germaniques, en tant que latinophone, ce qui eut pour conséquence le fait que les sujets de l'immense Empire romain-depuis les îles britanniques jusqu'au Bosphore-qui connaissaient la langue latine, soient dénommées Volcae. Bien sûr, l'évolution phonétique de l'ethnonyme en fonction du pays et du substratum linguistique varie. Les formes Gallois, Wallon et autres équivalentes de Valaque<sup>3</sup> ne sont pas sans être surprenantes!

La Romanologie a fourni des réponses satisfaisantes concernant le temps de propagation du terme Volcae dans différentes formes, ainsi que les modifications sémantiques. En ce qui concerne l'appellation des Valaques latino-phones en langue grecque, il y a polyonymie<sup>4</sup>. En plus du mot Valaque, un autre, aussi général, est celui de Koutsovalaque. Selon les régions, plus ou moins grandes, ils ont des noms différents. En Etolie et en d'autres lieux de

1. Leib, III, 235 et II, 193-194. Cf. M. Gyóni, "Le nom de Βλάχοι dans l'Alexiade d'Anne Comnène", *Byzantinische Zeitschrift* (BZ) 4 (1951) 225-235.

2. Cf. Gaston Paris, "Romani, Romania, lingua romana, romancium", *Mélanges linguistiques* publiés par M. Roques, Paris 1909, 8: "Le *Romanus* est donc, à l'époque des invasions et des établissements germaniques, l'habitant, parlant latin, d'une partie quelconque de l'empire. C'est ainsi que lui-même se désigne, non sans garder encore longtemps quelque fierté de ce grand nom; mais ses vainqueurs ne l'appellent pas ainsi: le nom "*Romanus*" ne paraît avoir pénétré dans aucun de leurs dialectes. Le nom qu'ils lui donnent, et qu'ils lui donnaient sans doute bien avant la conquête, c'est celui de *walah*..."

3. Cf. Giulano Bonfante, *Revue des Etudes Roumaines* (R.E.R.) 7-8 (1961) 251.

4. A. G. Lazarou, *L'aroumain et ses rapports avec le grec*, Thessaloniki 1986, 76.

l'Épire, on appelle Karagounes ou Arvanitovalaques ceux qui sont originaires de l'Épire du Nord. Sous le second nom, on en rencontre également en Thessalie et en Macédoine, où ils s'appellent habituellement Frassariotes, du fait qu'ils viennent de la ville de Frassari de l'Épire du Nord. Ils se nomment Trintsares en Macédoine du Nord. Par ailleurs, tous se nomment Armâni (A préfixe + Romanus). Le terme Aroumain constitue un néologisme.

L'origine des Aroumains fut l'objet de plusieurs recherches. Diverses théories ont été d'ailleurs formulées selon lesquelles, très schématiquement, les Aroumains sont soit arrivés sur le territoire grec de la Dacie, du Danube, du Nord-Est de la péninsule balkanique, de l'Italie, soit des autochtones latinisés. Au départ de la première théorie il y a mauvaise interprétation de passages de textes d'auteurs<sup>5</sup> byzantins et méta-byzantins. La seconde se fonde sur des institutions romaines, des facteurs de latinisation, du matériau épigraphique, des conclusions d'études de diverses branches scientifiques<sup>6</sup>.

La descente supposée de la Dacie et la qualification des Aroumains comme Roumains a été, d'abord et principalement, inventée pour des buts politiques<sup>7</sup>. Du fait que l'opinion publique des principautés danubiennes s'est révoltée à la suite du soulèvement européen de février 1848 et revendiquait comme appartenant à la même nation la Transylvanie et la Bessarabie, qui étaient réciproquement occupées par l'Autriche et la Russie, et afin d'éviter des complications avec ces grands empires, les responsables des principautés ont détourné l'attention des revoltés vers le sud du Danube, vers la péninsule hellénique, c'est-à-dire la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, présentant les Aroumains comme étant des "frères" Roumains non délivrés.

Une tentative antérieure de l'École latinisante de Transylvanie qui visait à associer les Aroumains de l'Austro-Hongrie, n'a pas donné de résultats notables. Car, comme le signale le professeur I. Coteanu<sup>8</sup> de l'Université de Bucarest, les Aroumains ne se sont jamais sentis appartenir au même peuple

5. A. G. Lazarou, *La révolte des Larisséens en 1066*, Lyon 1979. Extrait d'Actes de la Table Ronde La Thessalie, 21-24, Juillet 1975. Collection de la Maison de l'Orient Méditerranéen No 6. Série Archéologique 5.

6. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, *Ἐπίγραμμα Ἐυγενίου τοῦ Αἰτωλοῦ καὶ λατινοφωνία Ἑλλήνων. Βλάχοι ἐλληνικοῦ χώρου*, Ἀθήνα 1986. Du même, *Γλωσσικὲς μαρτυρίες καταγωγῆς τῶν Βλάχων*, Ἰωάννινα 1987. Extrait de *Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο* 1987, 308-321.

7. G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, Bucarest 1942, 211-212. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, *Βλέψεις Ρουμανίας καὶ ἐλληνικότητα Βλάχων Ἀρωμούνων*, Ἰωάννινα 1986, 343 note 42. Extrait de *Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο* 1986, 321-346.

8. *Limba Română* 7 (1959) 10.

que les Roumains. L'étude de Sp. Lambros<sup>9</sup> sur les Aroumains de l'Austro-Hongrie, avait abouti, bien avant, à cette même vérité.

Après 1848, on a systématiquement tenté de roumaniser les Aroumains de la péninsule hellénique. En premier, il y a eu exploration des villages valaques par des visites sur place. De jeunes Aroumains sont recrutés en leur promettant de pouvoir faire des études supérieures. On leur donne—avant tout—une formation d'instituteur pour les futures écoles roumaines dans le but d'insufler aux Aroumains une conscience nationale roumaine. Malgré le fait que leur retour est désapprouvé, comme le décrit de manière représentative dans ses souvenirs Papacostea-Goga<sup>10</sup>, cette entreprise non seulement ne cesse pas mais elle s'intensifie par de larges subventions, bourses, patronages, expéditions de livres, revues, journaux et par la production de textes littéraires aroumains. Une fois de plus, les résultats demeurent pauvres. L'échec est constaté et communiqué à Bucarest par des inspecteurs Roumains qui n'hésitent pas à dénoncer des abus, des rapports mensongers, des dépenses financières factices, des profits de protagonistes supposés. Le but politique a cependant été atteint. Les Aroumains ont été en réalité utilisés pour le réglément de certains problèmes de la Roumanie avec les pays voisins.

Au début, et par exploitation adéquate d'éléments historiques et linguistiques, les Aroumains sont présentés comme des Roumains descendus du nord. L'identification raciale des Roumains et des Aroumains n'est pas abandonnée ni lorsque des scientifiques étrangers et même Roumains apportent les preuves de l'autochtonie des Aroumains de la péninsule hellénique ou bien lorsqu'ils mettent en doute la continuité même des Roumains en Dacie, au delà du Danube.

En examinant la forme phonétique du mot grec χορός<sup>11</sup>, qui fut introduit dans l'aroumain et persiste comme *coru*<sup>12</sup>—tandis que dans les autres langues balkaniques (ainsi qu'en roumain)<sup>13</sup> persiste la consonne initiale x—, le pro-

9. Sp. Λάμπρου, *Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρία καὶ Αὐστρία μακεδονικοῦ ἐλληνισμοῦ*, ἐν Ἀθήναις 1912, 32.

10. G. Papacostea-Goga, *În zilele redeşteptării macedo-române. Memorii, acte și corespondența*, București 1927, 24. Apud. Μιχ. Ν. Ρωμανοῦ, *Ἀπόψεις καὶ θέσεις γιὰ τὸ ὄνομα, τὴν καταγωγή καὶ τὴ γλώσσα τῶν Κουτσοβλάχων*, Ἀθήναι 1983, 22.

11. T. Papahagi, "O problemă de romanitate sud-ilirică", *Grai și Suflet* 1 (1923) 86. Cf. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, «Ὁ χορός τῶν Βλαχοφώνων», *Γ' Συμπόσιο Λαογραφίας τοῦ Βορειοελληνικοῦ Χώρου* (Ἠπειρος-Μακεδονία-Θράκη), ΙΜΧΑ—Θεσσαλονίκη 1979, 383-395.

12. Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, Paris 1930, 19.

13. D. Macrea, *Dictionarul limbii române moderne*, București 1958, 365.

fesseur T. Papahagi de l'Université de Bucarest conclut au fait que la latinisation commence au Pinde au second siècle av. J. C. Pour appuyer sa conclusion, il se fait aider par l'étude laographique de la danse fondamentale des Aroumains, c'est-à-dire la danse du village (coru di hoară), ainsi que de la musique et des vêtements<sup>14</sup>. Les deux dernières données conduisent T. Papahagi à la constatation de la différence raciale entre Roumains et Aroumains.

L'argumentation de T. Papahagi<sup>15</sup> influence plusieurs personnes et même le plus fervent partisan de la théorie de la descente des Aroumains de la Dacie, l'académicien et professeur de l'Université de Bucarest Th. Capidan. Même s'il n'exclut pas complètement la descente, se basant pour cela sur la forme phonétique de trois toponymes helléniques qui existent en aroumain Băiassa<sup>16</sup> (Βοβούσα), Lăsun (Ἐλασσών) et Săruna (Θεσσαλονίκη), il accepte l'autochtonie des Aroumains dans les territoires de l'Épirothessalie et de Macédoine. Il considèrerait qu'une descente était nécessaire à la survivance du latin intrus chez les autochtones du Pinde<sup>17</sup>, sinon l'environnement hellénique l'aurait complètement éliminé. T. Papahagi<sup>18</sup> rejette cet argument. Selon lui, la disparition du latin aurait eu lieu plutôt après le Xe siècle, dernier délai d'une descente supposée. Les raisons sont effectivement sérieuses. Premièrement, nous ne devons pas ignorer le renforcement de la langue grecque depuis l'époque de l'empereur Héraklios. De plus, comme signale P. Skok, au cours des derniers siècles, les Aroumains "de tout temps, se sont distingués par leur enthousiasme pour la langue et la civilisation grecques"<sup>19</sup>. De plus, D. Popović, professeur à l'Université de Belgrade, signale un fait encore plus important en disant que "les Aroumains se sentaient Grecs et ils apportaient réellement la langue, la manière de vivre, l'esprit grecs au monde occidental et dans nos pays"<sup>20</sup>.

14. Cf. le compte rendu par Ş. Puscariu dans *Dacoromania* (DR) 3 (1922-23) 840.

15. Voir aussi T. Papahagi, *Contribuții lexicale*, București 1939, 6.

16. Th. Capidan, «Τοπωνυμίες μακεδο-ρουμαίνες», *Langue et Littérature* 3 (1946) 15. \*Αχ. Γ. Λαζάρου, *Τρία ελληνικά τοπωνύμια στο γλωσσικό ιδίωμα τῶν βλαχοφώνων Ἑλλήνων*, Θεσσαλονίκη 1977, 231. Extrait de *Α' Συμπόσιο Γλωσσολογίας τοῦ Βορειοελλαδικοῦ Χώρου* (Ἠπειρος-Μακεδονία-Θράκη) 28-30 Ἀπριλίου 1976, ΙΜΧΑ, 225-235. Également *Θεσσαλικά Χρονικά* 11 (1976) 267-277.

17. Th. Capidan, *Les Macédo-roumains*, Bucarest 1943, 159. Cf. *Langue et Littérature* 1 (1941) 265 σημ. 1.

18. *Grai și Suflet* 1 (1923) 97.

19. *Revue Internationale des Etudes Balkaniques* (RIEB) 3 (196) 36.

20. RIEB (1938) 609.

En admettant l'autochtonie des Aroumains, Capidan a sûrement influencé des Roumains renommés tels que S. Puscariu<sup>21</sup>, Al. Procopovici<sup>22</sup>, D. Maniu<sup>23</sup> et autres. Mais V. Pârvan<sup>24</sup>, R. Vulpe<sup>25</sup> et d'autres les devançant.

En tout cas, lorsqu'en 1909, Capidan<sup>26</sup> était un partisan fervent de la théorie sur la descente des Aroumains de la Dacie, et foudroyait K. Nicolaidis, défenseur de l'autochtonie, le français R. Pinon<sup>27</sup> devançait au même moment la distinction raciale des Roumains et des Aroumains et signalait la latinisation d'habitants du territoire macédonien, latinisation qui fut plus tard notée aussi par M. Rostovtzeff<sup>28</sup>.

L'académicien roumain Brătianu, détermine de manière plus claire et précise, l'apparition d'un bilinguisme et d'une latinophonie en Macédoine et au sud de celle-ci. Il est fort probable que Brătianu, a contribué de façon décisive au changement de l'opinion de Capidan. Selon Brătianu "La Macédoine et une grande partie des régions méridionales de la péninsule étaient latinisées ou tout au moins bilingues le latin y étant parlé et écrit non moins fréquemment que le grec"<sup>29</sup>.

L'étude du matériau épigraphique justifie Brătianu. M. Hatzopoulos écrit récemment, à propos de la région de Béroia en Macédoine: "Une attention particulière devait être accordée aux inscriptions latines chrétiennes, dont certaines annoncent déjà les dialectes néolatins de la péninsule balkanique (p. ex. CIL III, 579 de Béroia: IN NOMINE DOMINI/MEMORIA DOMNA/IVLINA VCSOR IN/NOCENTI)".

Une latinisation évidente de Grecs, est également constatée par Hatzopoulos dans la région du Pinde: "Ce qui ne saurait passer inaperçu et qui

21. S. Puscariu, "Ancienneté des établissements macédo-roumains", *Balcania* 1 (1938) 22.

22. Al. Procopovici, "La romanité balkanique", *Balcania* 1 (1938) 61.

23. *Cahiers Sextil Puscariu* 1 (1952) 213.

24. V. Pârvan, *Sulle origini della civiltà romena*, Roma 1922, 4.

25. R. Vulpe, "Gli Illiri dell'Italia imperiale romana", *Ephemeris Dacoromana* (ED) 3 (1929) 166-167. Du même, "L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balkanique", *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France* 1929, seconde partie, 341. Du même, *Studia thracologica*, Bucarest 1976, 197.

26. Th. Capidan, *Réponse critique au Dictionnaire d'étymologie de Constantin Nikolaidi*, Salonique 1909.

27. R. Pinon, *L'Europe et l'Empire Othoman, les aspects actuels de la question d'Orient* Paris 1909, 115-116.

28. M. Rostovtzeff, "La Vie économique des Balkans dans l'antiquité", *RIEB* 1-2 (1934-1935) 394-395.

29. G. Brătianu, *o.c.*, 67.

intéresse directement la question de la formation des populations latinophones du Pinde, ce sont les anthroponymes (Rhodope, Orinus, Sosipatra, Eutycus, Sotis, Luciscus, Horais, Sota, Philonica, Orestes, Eunos, Tyca, Aristides etc.) de la plupart des habitants de la colonie [sc. Photicè] qui ont fait graver ces humbles inscriptions en latin. De la vitalité et de la persistance de la langue importée et si facilement adoptée par la population indigène témoigne également la seule inscription presque certainement—à en juger par le nom de la défunte (Maria)—chrétienne de Photicè, laquelle est, elle aussi rédigée en latin<sup>30</sup>.

A la suite d'une étude attentive du matériel épigraphique de la Thessalie, Bruno Helly soutient "que dans la population thessalienne il s'est constitué peu à peu, non seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, un groupe nettement plus influencé par la langue latine. Cette influence est peut-être à mettre en relation avec l'existence des domaines imperiaux, à Phères, et sans doute aussi dans le Nord-Ouest, entre l'Olympe et le Pinde, sur les frontières de la province. C'est là précisément que l'on a retrouvé le plus grand nombre d'inscriptions latines de Thessalie, des documents de bornage, des milliaires—qui dans le reste du pays sont le plus souvent en grec—documents officiels, certes, mais dont le contenu était important dans la vie courante des habitants"<sup>31</sup>.

Si l'autochtonie des Aroumains peut être prouvée, la latinisation doit être considérée comme étant partielle. Les berceaux des Aroumains sont les régions frontalières, les stations du long de la voie Egnatia<sup>32</sup> et de ses embranchements, les carrefours, les postes de garde, les centres commerciaux et urbains où se réalisent des échanges intenses, qui imposent également la connaissance du latin. Une détermination générale et précocose de l'apparition de la latinophonie à la péninsule hellénique a été fait par Lafoscade: "on trouve en Grèce du IIe siècle A.C. au IVE siècle P.D., plusieurs assimilations d'idées et de mœurs romains, et à côté, des progrès réels de la langue latine, faits partiels et locaux, sans doute, et dont il serait téméraire de conclure à une conquête définitive de la langue"<sup>33</sup>.

30. M. Hatzopoulos, "Photicè colonie romaine en Thesprotie et les destinées de la latinité épirote", *Balkan Studies* 21 (1980) 90 et note 7, 102-103.

31. *Ἱστορία Ἑλληνικοῦ Ἔθνους* (IEE, Ἐκδ. Ἀθηνῶν) Ἀθῆναι, 6, 1976, 183.

32. Cf. E. Banfi, "Aree latinizzate nel Balcani e una terza area latinobalcanica (Area della Via Egnazia)" *Rendiconti dell' Instituto Lombardo di Scienze e lettere, classe di lettere*, 106 (1972) 185-223. Voir aussi l'étude récente de Δ. Κ. Σαμάρη, "Pennana, ένας ρωμαϊκός σταθμός (mutatio) τῆς Ἑγνατίας ὁδοῦ», *Δωδώνη* 15 (1986) Β', 69-84.

33. L. Lafoscade, "Influence du latin sur le grec", chez J. Psichari, *Etudes de Philo-*

L'acceptation de l'autochtonie des Aroumains du Pinde, ne signifie bien sûr pas, pour T. Papahagi, latinisation de Grecs mais d'Illyriens<sup>34</sup>, — de Thraces<sup>35</sup> pour d'autres — qui occupent l'intérieur de la péninsule hellénique. Nous pouvons comprendre les affirmations de certains auteurs d'avant la seconde guerre mondiale, du fait de l'existence de certains courants de l'époque, c'est-à-dire du panillyrisme et du panthracisme.

A ces deux substrats s'effectuent des mélanges qui ne sont pas sans avoir un but. Ils sont très probablement au service d'une curieuse tendance au panroumanisme à laquelle sont également inclus les Albanais. P. Năsturel, recherchant l'origine des Aroumains, pour lesquels il utilise tantôt le terme Valaques — d'habitude lorsqu'il s'agit de communications publiées en Grèce — tantôt le terme Roumains, écrit: "Tout comme les Albanais, avec qui ils offrent bon nombre de points communs, que l'on explique en général en les attribuant au substrat thraco-daco-illyre, les valaques sont par excellence et depuis de très longs siècles, un peuple qui connaît les mouvements démographiques"<sup>36</sup>.

Le panroumanisme acquiert d'énormes dimensions avec Dragan<sup>37</sup>. Ce dernier, classe les Aroumains parmi les Roumains parce que, soit-disant, l'intérieur de la péninsule hellénique, exception faite des côtes et des îles, jusqu'à Naupacte, était thrace! Cette erreur est également signalée par des savants Roumains<sup>38</sup>. En effet, la qualification de l'ensemble des Valaques de la péninsule balkanique<sup>39</sup>, comme Roumains devient unimaginable. On peut admettre en tant que Roumains les Gètes et les Daces romanisés, mais, l'inclusion des Thraces et des Illyriens des Balkans, en bloc au roumanisme est

*logie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec*, Paris 1892, 100-101.

34. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, 'Ιλλυρολογία καὶ βορειοηπειρωτικὸς Ἑλληνισμὸς, Ἀθήνα 1988. Également Βόρειος Ἠπειρος-Ἄγιος Κόσμος ὁ Αἰτωλός. Πρακτικὰ Ἀ' Πανελληνίου Ἐπιστημονικοῦ Συνεδρίου (Κόνιτσα, 22-24 Αὐγούστου 1987), Ἀθήνα 1988, 209-227, 241-301.

35. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, Θρακολογία καὶ ζήτημα καταγωγῆς τῶν Βλάχων-Ἀρωμόνων, Τρίκαλα 1985. Extrait de *Τρικαλινὰ* 5 (1985) 47-77.

36. P. S. Năsturel, *Vlacho-balcanica*, Athen 1978, 245. Extrait de *Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher* 22 (1978), 221-248.

37. I. C. Dragan, *Dacia's Imperial Millennium*, București-Roma 1985, 280 et suiv.

38. Cf. *Lupta* (Paris) 22-9-85, où le commentaire de C. Poghirc.

39. Même hors les Valaques et au delà de la péninsule balcanique. Voir E. Staico, *La Verité, sur le Peuple Roumain et la Propagande anti-Roumaine*, Paris 1918, 50 et 51. Th. Capidan, *Aromânii. Dialectul aromân. Studiu lingvistic*, București 1932, 87. I. Coteanu, "Le roumain et le développement du latin balkanique", *Actes du IXe Congrès International de Linguistique Romane à Lisbonne, Recueil d'Études Romanes*, Bucarest 1959, 43.

arbitraire. A juste titre Tamás notait, il y a un demi siècle: "il vaut mieux supposer, en dehors de ces deux embranchements connus du romanisme balkanique, aussi l'existence plus ou moins prolongée d'autres idiomes régionaux ayant une indépendance relative vis-à-vis du dalmate et du roumain primitif"<sup>40</sup>. Le Roumain Lozovan paraît plus catégorique: "Le roumain n'est pas une langue "balkanique"; il le sera le jour où l'on pourra classer les idiomes sémitiques d'Afrique du Nord parmi les langues ibéro-romanes ou l'espagnol et le portugais dans une communauté linguistique maghrébine!"<sup>41</sup>. Il distingue également les Roumains qui vivent au delà du Danube des peuples romanes des Balkans, qu'il considère comme des autochtones, admettant le dernier point de vue de Capidan: "Nous adoptons la thèse de Th. Capidan, selon laquelle toutes les branches actuelles de la romanité balkanique (Aroumains, Méglénites, Istro-Roumains) sont d'origine sud-danubienne"<sup>42</sup>.

E. Lozovan, n'exclut d'ailleurs pas les Grecs de l'apprentissage et de l'utilisation du latin: "Près de six siècles après que Rome se fût mise à l'école de la Grèce et qu'elle eût réalisé l'éblouissante hellénisation spirituelle que l'on sait, la survie de cette *patria diversis gentibus una*, que chantaient, avec une ferveur toute horatienne, les poètes extra-italiques, était mise en cause sur le plan politique aussi bien que linguistique. Mais le disciple en imposait maintenant à son ancien maître. Le créateur du vaste état avait forgé, en même temps que l'unité méditerranéenne, l'instrument d'expression auquel aucun peuple, soumis politiquement, ne fut à même de s'opposer. La lutte linguistique a lieu dans tout l'Empire, et là où les idiomes locaux ne sont pas balayés, ils se laissent au moins envahir par la terminologie juridique, administrative, littéraire, etc. Le grec ne fit pas exception"<sup>43</sup>. Il mentionne clairement une certaine latinisation de Grecs de la péninsule balkanique—ou de l'Europe comme on l'appellait à l'époque—admettant le témoignage de Jean Lydien, selon lequel: "bien que les habitants (sc. de l'Europe) fussent des Grecs ils parlaient tous le latin"<sup>44</sup>.

La latinisation débute bien sûr, en premier lieu, chez les Grecs de Magnae

40. L. Tamás, "Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane", *Archivum Europae Centro-Orientalis* 2 (1936) 252.

41. E. Lozovan, "Onomastique roumaine et balkanique", *VIe Congrès International de Sciences Onomastiques*, München 1961, 225 note 1.

42. E. Lozovan, "Romains et barbares sur le moyen-Danube", in Fr. Althein, *Geschichte der Hunnen*, Berlin 1960, 11, 231 note 37.

43. E. Lozovan, "Byzance et la romanité scythique", *RER* 5-6 (1960) 220.

44. *Ibid.*, 223.

Graciae, de la Grande Grèce et de la Sicile. Strabon<sup>45</sup> fournit déjà cette information. Silvia Jannaccone de son côté, décrit les débuts et la méthode de latinisation: "Peu après la fin de la deuxième guerre punique, la romanisation de l'Italie du sud fut commencée énergiquement par la création de colonies. Déjà en 214 Philippe de Macédoine avait adressé des louanges aux Romains parce qu'il leur était possible, avant tout par de nombreuses distributions de leur droit de citoyen, de fonder des établissements sur soixante-dix points de l'Italie du Sud ... Le reste des Hellènes ... fut bientôt absorbé"<sup>46</sup>. Athénée mentionne même une latinisation des Grecs par la force<sup>47</sup>.

En ce qui concerne les Grecs de la Narbonnaise, qui avaient hellénisé antérieurement la Gaule<sup>48</sup>—fait qui découle aussi de l'appellation Gallia Graeca<sup>49</sup>, F. Benoît fait remarquer les faits suivants: "Rome y avait pris le relais d'Athènes et ce fut sur un *substratum* hellénique que s'établit la conversion à la Latinité"<sup>50</sup>.

Un certain bilinguisme et même une latinophonie sont aussi constatés chez les Grecs de l'Égypte<sup>51</sup>, malgré le fait que sa dépendance de Rome<sup>52</sup>

45. Strabon, VI, 253.

46. S. Jannaccone, *Recherches sur les éléments grecs du vocabulaire latin de l'empire, I*, Rome 1950, 21-22.

47. Athénée, *Deipnos.*, XIV, 632 A. Voir encore A. Fraschetti, "Aristosseno, i Romani e la 'barbarizzazione' di Poseidonia", *Annali del Seminario di Studi del mondo classico*, 3 (1981) 97 et suiv.

48. R. Busquet, "Marseille a-t-elle ou n'a-t-elle pas civilisé la Gaule?", *Revue Historique* (RH) 211 (1954) 1-10. F. Benoît, "Relations de Marseille grecque avec le monde occidental", *Revue d'Etudes Ligures* (REL) 22 (1956), 5-32. Du même, *Recherches sur l'hellénisation du midi de la Gaule*, Aix-Cap 1965.

49. P. Jacobstahl et E. Neuffer, "Gallia Graeca. Recherches sur l'hellénisation de la Provence", *Préhistoire* 2 (1933) 1-64.

50. F. Benoît, "La romanisation de la Narbonnaise à la fin de l'époque républicaine", REL 32 (1966) 288.

51. Cette connaissance du latin est prouvée par une série d'études concernant l'influence latine sur la langue hellénique d'Égypte. Voir C. Wessely, "Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrusurkunden", *Wiener Studien* 24 (1902) 123-151, 25 (1903) 40-77. B. Meinersmann, *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig 1927. G. Nencioni, "La lingua latina nell'antico Egitto", *Egitto moderno e antico*, Varese-Milano 1941, 305-329. S. Daris, "Il lessico latino nella lingua greca d'Egitto", *Aegyptus* 40 (1960). Du même "Note dui lessico e di onomastica militare (P. Flor. II 278 (1))", *Id.* 64 (1964) 47-51. Du même, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barcelona 1971. M. V. Biscottini, "Noterelle linguistiche all'archivio di Tryphon", *Aegyptus* 47 (1967) 226-233.

52. Cl. Préaux, "La singularité de l'Égypte dans le monde gréco-romain", *Chronique d'Égypte* (CE) 25 (1950) 110-123. Du même, "Les raisons de l'originalité de l'Égypte" *Museum Helveticum* 10 (1953) fasc. 3/4, 203-221 [Communication présentée au VIIe Contrés

soit dès le début relachée et que la langue officielle, jusqu'à Dioclétien<sup>53</sup>, soit le grec! Leur familiarisation avec le latin est la conséquence de l'exercice de travaux aussi bien administratifs qu'autres par les Grecs, et ce, même sous l'occupation romaine. I. Biezunska-Malowist note: "Les Romains choisissaient volontiers les fonctionnaires de leur administration parmi les groupes les plus élevés d'échelle sociale. En Egypte, l'administration romaine résidait sur les Grecs habitant Alexandrie et Ptolemais, ainsi que sur les Grecs de la χώρα, sur ceux qu'on définissait parfois comme οἱ ἀπὸ γυμνασίου"<sup>54</sup>.

De facteurs plus nombreux et plus puissants agissent sur l'apparition du bilinguisme ou de la latinophonie en Grèce du nord, après la défaite de Persée à Pydna en 168 av. J.C. et la fondation de la province romaine "Macédoine", qui s'avère centre d'opérations pour l'occupation progressive du reste de la péninsule balkanique et de la Dacie qui s'étend au delà du Danube<sup>55</sup>.

La politique des Romains à l'égard des Macédoniens contribue de façon décisive à leur re-mobilisation. La première mesure populaire est l'importante réduction de l'imposition: "Les Macédoniens—selon Ed. Will—furent astreints à payer tribut à Rome, mais un tribut inférieur de moitié à ce qu'ils payaient antérieurement à la couronne.

Matériellement et juridiquement, le Sénat affectait donc de distinguer entre la royauté macédonienne, dont la disparition sanctionnait la défaite, et le peuple macédonien, qu'il entendait traiter avec clémence et même avec générosité"<sup>56</sup>.

international de papyrologie, Genève 1952, sur le thème général de "L'originalité de l'Egypte dans le monde gréco-romain"].

53. Jacqueline Lallemand, *L'administration civile de l'Egypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse (284-332)*, Bruxelles 1964. Cf. Préaux, CE 40 (1965) 497-501. Voir encore G. Dagron, "Aux origines de la civilisation byzantine: Langue de culture et langue d'Etat", RH 241 (1969) 38. 'Α. Λαζάρου, «Λατινική και ελληνική μεταξὺ τῶν δύο ἐν Νικαίᾳ Οἰκουμηνικῶν Συνόδων (325-787)», *Νίκαια, Ἱστορία, Θεολογία, Πολιτισμὸς 325-1987*. Ἐκδ. Ἱερᾶς Μητροπόλεως Νικαίας, Νίκαια 1988, 120.

54. I. Biezunska-Malowist, "La propriété foncière dans l'Egypte romaine et le rôle de l'élément romain", M. I. Finley, édit., *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris 1973, 261. Cf. A. Lazarou, "Présence hellénique en Egypte romaine", *Graeco-Arabica* 3 (1984) 51 et suiv.

55. V. Vaschide, *Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part*, Paris 1903, I. Voir aussi D. M. Pippidi, *I Greci nel Basso Danubio*, Milano 1971, 153 et suiv. Θ. Χ. Σαρικάκη, *Ρωμαῖοι ἄρχοντες τῆς ἐπαρχίας Μακεδονίας*, Θεσσαλονίκη 1971, 9, 20-24.

56. E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, Nancy 1967, II, 236-237.

La réponse des Grecs aux nouvelles possibilités de survie et de travail est signalée, il y a déjà plus d'un siècle, par Hartzberg: "Parmi les Grecs, les tempéraments ambitieux avaient assurément un grand intérêt à s'ouvrir par cette voie l'accès et la participation directe à la vie politique du monde romain, en particulier aux fonctions militaires et administratives de l'empire, et à acquérir en même temps les bénéfices personnels qui, à beaucoup de points de vue, donnèrent encore sous les empereurs, jusqu'au grand nivellement opéré par Caracalla, l'avantage au *civis romanus* sur le reste des sujets des empereurs"<sup>57</sup>. En revenant sur le même sujet il écrit: "c'est que le travail de nivellement entre l'élément grec et l'élément romain fit dans ce temps un progrès sérieux et continu. En même temps que les mœurs et les habitudes romaines de tout genre gagnaient chaque jour du terrain en Grèce, nous trouvons partout, chez les écrivains de ce temps des traces visibles de deux faits: d'un part, l'entraînement toujours croissant qui poussait les Grecs à rechercher le droit de cité romaine, dans le but notamment d'arriver par cette voie aux emplois de l'administration romaine, et, d'autre part, le fait que la garde prétorienne romaine, dans laquelle nous retrouvons plus d'un nom grec (p. 38 et ci-dessous, note 2), se recrute aussi désormais en Macédoine"<sup>58</sup>.

Rome avait besoin du potentiel vivant grec dans tous les domaines de la vie publique et privée de la province, dans lesquels se présentent des possibilités d'occupation et de distinction, pour toutes les classes sociales. Ainsi, en premier lieu "la classe—écrit F. Papazoglou—des riches propriétaires, des commerçants et des artisans, qui satisfaisaient leur ambition d'activité politique et sociale dans l'exercice de diverses charges régionales, présentait évidemment l'appui le plus sûr de la domination romaine"<sup>59</sup>. Pour les pauvres, le service militaire constitue aussi bien une issue qu'une étape de réussite professionnelle. D'après le professeur Sarikakis "particulièrement la pauvre et montagnaise Haute Macédoine avec sa population agraire et robuste constituait une source inépuisable pour les légions et les cohortes prétoriennes"<sup>60</sup>.

Certains empereurs Romains traitent des cités grecques de l'Est de la même manière que les cités de l'Ouest, qui avaient déjà acquis le droit du

57. G. H. Hertzberg, *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains*. Traduite de l'allemand sous la direction de A. Bouchié Leclercq, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Tome deuxième. D'Auguste à Septime Sévère par E. De Liebhaver, Paris 1888, 50-51.

58. *Ibid.*, 155.

59. F. Papazoglou, "Sur les Koïna régionaux de la Haute Macédoine", *Ziva Antika* (ZA) 9 (1959) 170.

60. Th. Sarikakis, "Des soldats Macédoniens dans l'armée romaine", *Ἀρχαία Μακεδονία* II (19-24 Αὐγούστου 1973), Θεσσαλονίκη 1977, 438.

citoyen romain. Grâce à la politique philhellénique de certains empereurs, les Grecs, en général, sont au service des légions<sup>61</sup>. Malgré cela, les Macédoniens, en particulier, continuent aussi à encadrer les cohortes prétoriennes<sup>62</sup>. La préférence pour les Macédoniens était telle que Caracalla, admirateur d'Alexandre le Grand, avait constitué une phalange de 16.000 hommes, recrutés exclusivement en Macédoine, et armés à la manière macédonienne<sup>63</sup>.

Mais l'armée, selon N. Iorga, E. Lozovan et autres, devient également une école d'apprentissage du latin<sup>64</sup>. I. Biezunska-Malowist décrit de façon précise les conséquences du service militaire: "Ayant acquis, au cours de leur service militaire, certaines aptitudes (connaissance du latin) et des économies, les vétérans se voyaient assigner des lots de terre et jouissaient de privilèges fiscaux. Tout cela devait certainement influencer d'autres jeunes gens et les inciter à se porter volontaires pour le service dans l'armée de l'Empire romain"<sup>65</sup>.

Par conséquent, les Valaques, comme l'écrivait très justement C. Koumas à Vienne en 1832, il y a un siècle et demi, sont les sujets latinophones de l'Empire romain et proviennent naturellement de tous les peuples qui ont été conquis par les Romains<sup>66</sup>. Les Valaques de la péninsule balkanique font remonter

61. G. Cheesman, *The Auxilia of the Roman Imperial Army*, New York 1971, 64.

62. H. Dessau, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, Berlin 1930, 565. Cf. J. Keil, CHH 9 (1954) 570.

63. Dion Cassius, LXXVIII, 7, 1 et 8 (Boissevain, III, 380 et 381). Sur l'engagement des Grecs dans les légions romaines, voir 'Αντ. Δ. Κεραμοπούλλου, *Τί είναι οι Κουρσόβλαχοι*, ἐν Ἀθήναις 1939, 49, 87, 90, 98, 114-116. J. Szilágyi, "Les variations des centres de prépondérance militaire dans les provinces frontières de l'Empire romain", *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* (AAASH) 2 (1954) 141, 146, 215-216 et autres. J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, Le Caire 1918, 216 et suiv., 222 et suiv. R. Marichal, *L'occupation romaine de la Basse Égypte. Le statut des Auxilia*, Paris 1945, 27 et suiv., 81. R. Cavenaile, "Prosopographie de l'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien", *Aegyptus* 50 (1970) 213-320. H. Devijver, *Prosopographia militarium equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, I, Louvain 1976. Δ. Κανατσούλη, *Μακεδονική προσοπογραφία*, 1965. F. Papazoglou, "Notes sur la formule onomastique dans la Macédoine Romaine (A propos de la "Prosopographie Macédonienne" de D. Kanatsoulis)", *ZA* 5 (1965) 350-372 (Résumé fr.).

64. Lozovan, "Byzance et la romanité...", 226 et note 1.

65. Biezunska-Malowist, "La propriété foncière...", 260.

66. Κ. Κούμα, *Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων*, XII, Βιέννη 1832, 522: "...les Romains, pendant huit cents ans, depuis Albion (Angleterre) jusqu'aux déserts africains, ayant soumis les nations et s'y étant mêlés eux-mêmes grâce à leurs colonies, y introduisirent aussi leur langue, de façon logique. L'Illyrie eut le statut de province (romaine) en 219 a.C., La Macédoine et l'Épire en 167 a.C., et la Grèce en 146 a.C.... Elles furent pleines, durant

à juste titre leur origine aux Illyriens, Gètes, Daces, Thraces, mais aussi aux Grecs—dans des cas et des régions particuliers, dans lesquels les conditions rendaient nécessaire l'apprentissage du latin, ce qui eut pour conséquence l'apparition de Grecs bilingues.

Selon Koumas, les Valaques de la péninsule hellénique, les Aroumains, autochtones et frères des autres Grecs non latinophones, constituent les survivants de ces latinisés: "En général les Valaques se comportent fraternellement envers les Grecs en tant que Grecs et ne montrent réciproquement aucune différence nationale, les uns vis-à-vis des autres, du fait qu'ils sont en effet tous les deux peuples, les enfants d'une patrie"<sup>67</sup>.

L'opinion d'avant garde de Koumas est renforcée par la recherche de l'après guerre. On mentionne en guise d'exemple N. G. L. Hammond, F. Papazoglou, C. Poghirc, J. Kalléris. Par leurs études sur le caractère racial et linguistique de l'Epire et de la Macédoine, qui furent les berceaux primordiaux des Aroumains, la première, grâce à la voie Egnatia, la seconde grâce à l'administration romaine, ils mettent en évidence le substratum hellénique.

Après l'édition du livre "Epirus" de Hammond, F. Papazoglou écrit: "le caractère ethnique des tribus épirotes pose un problème, semblable à celui de l'origine des Macédoniens. La thèse fondamentale de Hammond sur la grécité des Epirotes me paraît hors de doute. Si j'ai quelques réserves à faire à ce sujet, elles portent sur des détails d'interprétation. Ainsi, Hammond cherche à démontrer que lorsque Thucydide qualifie les Molosses, Thesprotés et Chaoniens de barbares il a en vue leur civilisation et leur régime politique et non pas la langue. A l'appui de son opinion, Hammond se réfère aux inscriptions de Dodone datées du règne de Néoptolémus (370-368) pour y voir une preuve que les Molosses parlaient le grec au début du IV<sup>e</sup> siècle. Or, comme on ne connaît pas de migrations en Epire au cours des VI<sup>e</sup> et Ve siècles, il en conclut que la langue de ces tribus devait être la même au temps de Thucydide et même auparavant. Mais, se peut-il que l'historien aurait nommé barbares des peuples qui parlaient la langue des inscriptions mentionnées?

des siècles, de troupes romaines, de Préfets et de gouverneurs romains. Le résultat fut que les Macédoniens, les Thessaliens, les Grecs apprirent la langue de leurs vainqueurs, et que beaucoup perdirent la leur. La langue grecque s'opposait seulement dans les grandes villes au latin, et les montagnes de l'Illyrie rejetèrent l'intrus, mais les habitants des villages et des plaines mêlèrent leurs langues indigènes à la langue romaine, créant ainsi une sorte de dialecte déformé, conservé encore dans de nombreux endroits de la Macédoine, de l'Epire, de la Thessalie et de la Grèce. Tous ces peuples s'appellent avec le nom commun Βλάχοι (Valaques)".

67. *Ibid.*, 530-531.

Rappelons-nous qu'un des arguments les plus pertinents avancés contre l'origine hellénique des Macédoniens porte justement sur le dialecte attique emprunté par ceux-ci comme langue littéraire (à la différence des autres Hellènes qui tous écrivaient dans leur propre dialecte). Pour expliquer ce phénomène on peut, évidemment, se rapporter à l'apparition très tardive, et sous des circonstances historiques spéciales, de l'art d'écrire en Macédoine. Mais cela n'exclut pas la nécessité d'admettre une différence assez prononcée entre la langue écrite et la langue parlée des Macédoniens. En Epire aussi, la langue des couches populaires devait se distinguer de la langue littéraire. La plupart des Epirotes (Dodone tient une place à part) devaient être, comme certains des Etoliens, ἀγνωστότατοι γλῶσσαν (Thuc. III, 95), peut-être parce que la prononciation rendait leur langage inintelligible encore plus que la différence dialectale. Ceci, me semble-t-il, peut expliquer la qualification de Thucydide<sup>68</sup>.

S'accordant avec Hammond sur l'exclusion d'une hellénisation des Epirotes—sous l'influence des villes côtières grecques—Papazoglou cite même un exemple de "bidialectalisme"<sup>69</sup> du territoire yougoslave pour la meilleure compréhension de la situation linguistique des Macédoniens de l'antiquité.

C. Poghirc félicite les Macédoniens spécialement pour l'utilisation précoce qu'ils font de la langue attique-commune (koinè) en Macédoine antique: "L'examen objectif du Macédonien, permet de conclure que le dialecte macédonien est un dialecte hellénique archaïque, voisin des dialectes doriens (et en partie de l'éolien) auquel ne manquent pas les influences étrangères—comme tout autre idiome périphérique—qui, pourtant, n'a jamais cessé d'être hellénique. Les Macédoniens ont abandonné leur idiome régional au profit de la langue nationale commune, exactement comme l'ont fait les autres races helléniques. Et ils sont méritoires si, percevant cette nécessité historique, ils ont réalisé cella avant les autres"<sup>70</sup>.

68. Fanoula Papazoglou, "Quelques problèmes de l'histoire épirote - A propos du livre "Epirus" de N. G. L. Hammond—", ZA 20 (1970) 116-117.

69. Cf., *ibid.*, 117 note 3: "On pourrait alléguer comme parallèle moderne de ce "bi-dialectalisme" les Croates du Zagorje (région de Zagreb) qui parlent le dialecte kaikave mais adoptent sans difficulté le dialecte servocroate littéraire. Les Serbocroates qui ne sont pas habitués au langage kaikave le comprennent mal".

70. Μακεδονική Ζωή 45 (1970) 15β. Voir également Έστια, 15-1-1970, sous le titre: 'Ελληνική διάλεκτος ή αρχαία μακεδονική. 'Αδιάσειστοι αποδείξεις. Studii și Cercetari Lingvistice (SCL) 10 (1959) 383-394. Version française de l'article paru dans SCL voir C. Poghirc, *Philologica et Linguistica. Ausgewählte Aufsätze* (1953-1983), Studienverlag Dr.

Avec ces données et la présupposition de l'autochtonie des Aroumains se pose la question de l'investigation du mot aroumain *bană* en tant qu'héritage du lieu de naissance de ses porteurs.

Le vocabulaire de l'aroumain est accumulé dans des dictionnaires spéciaux et des indices de publications aroumaines. Il existe aussi plusieurs études qui concernent la composition du vocabulaire aroumain ou les influences partielles des autres langues<sup>71</sup>.

Mais jusqu'à la seconde guerre mondiale, l'aroumain est examiné, dans les éditions se référant à ce sujet, dans sa dépendance dialectique totale du roumain et dans l'esprit de la théorie sur la descente des Aroumains de la Dacie.

Il y a juste une trentaine d'années, I. Coteanu déclarait, dans son intervention au cours d'un congrès international, l'utilité de la recherche sur l'aroumain indépendamment et non "comme quelque chose de connu, sous prétexte que c'est un dialecte du roumain"<sup>72</sup>.

La conception d'avant-guerre, qui n'a pas cessé de subsister, excluait d'avance la possibilité d'existence, dans l'aroumain, d'éléments linguistiques aborigènes, surtout helléniques.

Un cas particulier est contenu dans la thèse de Geagea qui préjuge le lecteur en déclarant: "Dans l'étude présente j'ai essayé de faire une présentation de l'élément grec du dialecte aroumain. *Comme nous savons*, les mots grecs de l'aroumain ont joué le même rôle que les mots slaves du dialecte dacoroumain et, en général, des autres dialectes roumains [sc. méglénite et istro-roumain]. Cependant, en ce qui concerne l'ancienneté de l'influence grecque, celle-ci ne s'étend pas chronologiquement plus loin. Nous avons très peu de mots grecs du premier contact des Aroumains avec les Grecs, de sorte que l'ancienne influence grecque sur le dialecte aroumain soit identique à la même influence des autres dialectes. Des traces de l'ancienne influence grecque sur le dialecte aroumain ne *subsistent presque pas plus qu'il y en ait dans le dialecte dacoroumain*"<sup>73</sup>.

Telles sont les premières paroles de l'introduction. Ce qui indique d'ailleurs la tendance de l'auteur ce sont deux passages qui sont soulignés. De

N. Brockmeyer, Bochum 1983, 37-47. Cf. aussi Vl. Georgiev, *Introduzione alla storia delle lingue indoeuropee*, Roma 1966, 193.

71. Cf. A. Lazarou, *L'aroumain et ses rapports avec le grec...*, 126 et suiv.

72. *IXe Congrès Int. Ling. Rom.*, 49-50.

73. Chr. Geagea. "Elementul grec in dialectul aromân", *Codrul Cosminului* 7 (1931-1932), Cernauți 1932, 213.

l'aveu général l'expression "comme nous savons" devient impensable du fait que la connaissance du supposé connu constitue un des inconnus de la thèse, intitulée "l'élément grec dans le dialecte aroumain". Par ailleurs, l'affirmation selon laquelle le nombre d'éléments anciens grecs tant dans l'aroumain que dans le dacoroumain est égal, est également inadmissible.

En effet, l'existence d'éléments grecs dans le dialecte dacoroumain ne surprend aucun connaisseur de la diaspora hellénique du long des deux rives du Danube et surtout au Delta et sur les côtes avoisinantes de la Mer Noire. Les archéologues Roumains découvrent sur le territoire de la Dacie la présence de plus en plus puissante des Grecs<sup>74</sup> qui, en plus des autres influences, ont assurément exercé aussi une influence linguistique.

C'est pour cette raison que l'étude d'une équation de l'influence grecque entre le dacoroumain et l'aroumain découle d'une part de l'utilité de la survivance de la validité de la thèse sur la descente des Aroumains de la Dacie et d'autre part de l'effort de priver d'une argumentation importante des peuples voisins qui mettent en doute la continuité<sup>75</sup> des Roumains sur le territoire de la Roumanie actuelle. Il s'agit d'ailleurs d'une question qui est revenue à l'actualité<sup>76</sup>. Du reste, des Roumains avouent également des déplacements de peuples latinisés de la péninsule balkanique vers la Dacie, au delà du Danube. Des installations d'Aroumains en Dacie sont soutenues, par lesquelles

74. Cf. V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, Bucarest 1923, 27: "Ce qui est, en tout cas, très sûr, c'est que vers 500 av. J. Chr. le Danube, jusqu'au confluent du Sereth, était une rivière grecque et que les pêcheurs et les négociants d'Istrie connaissaient très bien le pays géto-scythe, qu'ils traversaient sans cesse en amont et en aval de cette partie du fleuve et des ses bras, canaux, lacs et affluents". Voir aussi N. Bănescu, "Entre Roumains et Grecs. Ce que nous apprend le passé", *Néa Πολιτική* 9 (1937) 1055. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, *Τὰ ἑλληνικὰ πλοῖα στὸν Δούναβι φορεῖς καὶ ὑπέρομαχοι πολιτισμοῦ*. Ἐκδόσις Ναυτικοῦ Μουσείου τῆς Ἑλλάδος, Ἀθήναι 1974. D. M. Pippidi, *Scythica minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, București-Amsterdam 1975. On parle aussi d'une influence hellénique, même mycénienne. Cf. E. Condurachi, "Le Danube, berceau de la civilisation de l'Europe centrale et du Sud-Est", *4th International Thracian Conference*, Boston 7-10 June 1984, organized by the Dragan European Foundation in cooperation with the East European Research Center, Milan 1986, 44-45.

75. G. I. Brătianu, *Origines et formation de l'unité roumaine*. Ed. de l'Inst. d'Histoire Universelle "N. Iorga", Bucarest 1946. Cf. Comptes rendus de D. Kosáry, in *Revue d'Histoire Comparée, Etudes hongroise* (RHC) 1944, 189-196. L. Gálldi, "Les deux visages de la civilisation roumaine au XVIIIe siècle", *Nouvelle Revue de Hongrie* 49 (1938) 225-233. N. Stoicescu, *Continuitatea românilor*, Bucuresti 1980.

76. Voir *Lupta* 116 (22-2-1989) 6c.

peuvent être expliquées diverses ressemblances<sup>77</sup>. De plus, des aroumanismes sont constatés<sup>78</sup>!

Nous entrevoyons clairement dans l'investigation de l'aroumain l'existence de raisons politiques, exactement comme il y en avait aussi à l'origine de l'ensemble de la question aroumaine.

Geagea s'exprime encore plus cruellement dans les premières lignes de l'introduction de sa thèse: "Le dialecte aroumain, qui constitue une part de la langue roumaine, jusqu'à sa séparation définitive, a subi de la part des Grecs—avec lesquels les Roumains anciens étaient en contact au cours des premiers siècles—, la même influence que celle de la langue des Roumains de partout"<sup>79</sup>.

L'insistance de Geagea sur la soit-disant imperceptible influence hellénique, antique naturellement, étonne même des scientifiques Roumains renommés, tels que Bănescu, qui remarque: "On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas insisté spécialement sur les éléments du grec ancien"<sup>80</sup>.

Th. Capidan exprime une certaine surprise, évidemment feinte, dans la critique de dix pages qu'il consacre à la thèse de Geagea: "Dans l'introduction, l'auteur s'occupe des mots de grec ancien dans le dialecte aroumain. Il aboutit d'ailleurs à la conclusion que l'influence hellénique antique sur les Aroumains s'identifie à l'influence sur les Dacoroumains. Malgré cela, j'estime que dans le domaine de l'occupation du berger, les Aroumains ont quelque chose de plus"<sup>81</sup>. Il fait d'ailleurs appel aux conclusions d'une de ses études sur le jeu des osselets, que mentionne déjà Homère dans l'Iliade, et qui était en grand usage chez les Grecs.

77. O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, Paris 1901, 300, 327-328 et 356-357. T. Papahagi, "Din epoca de formațiune a limbei romine", *Grai și Suflet* 1 (1923-1924) 228 et suiv. A. Sacerdoțeanu, "Vlahii și Vlahia lui Brocard", *Anuarul Institutului de Istorie Națională* 5 (1928-1930) 497 et suiv. I. Șiadbei, *Originile dialectelor romine*, Iassi 1933, 19. Cf. surtout C. Daicovicu - H. Daicovicu, "La Dacie et sa romanité", *Actes du Colloque international* organisé par le Secrétariat général de l'Association Internationale des Etudes du Sud-Est Européen, Mamaia (Roumanie), 1-8 septembre 1968, Bucarest 1970, 253: "... durant les six siècles qui s'écoulèrent depuis l'abandon de la Dacie par Aurélien, des éléments romans (non roumains) sont venus du Sud du Danube, renforçant la romanité au Nord de ce fleuve, en particulier les éléments qui avaient adopté comme principale occupation la vie pastorale". Voir aussi *Revue des Etudes Hongroises* 6 (1928) 2-3, 271, où une remarque intéressante de K. Kadlec.

78. Th. Capidan. *Limbă și Cultură*, București 1944, 312 et suiv., où l'article "Aromânisme din dialectul dacoromân și problemele care se leaga de ele".

79. Geagea, *o.c.*, 214.

80. *Byzantion* (1933) 587.

81. *Dacoromania* 7 (1932) 320.

Capidan, en examinant la terminologie du jeu des osselets, pense que les mots aroumains *čurlă* (roum. *domn, beiu*), *vâșcl'ă* (roum. *ichiu*), *ipû* ou *nipu* (roum. *ichiu*) dérivent des mots anciens grecs *Κύριλλος* (diminutif de *Κύριος* - Seigneur), *Βασιλεύς* (*roi*), *ἵππος* (*cheval*). Il est à remarquer qu'il accepte l'origine grecque de ces mots avant même d'admettre l'autochtonie des Aroumains. Pour celà, malgré le fait qu'il perçoit leur ancienneté il lutte parallèlement aussi pour la survivance de la validité de la théorie sur la descente. Il tente de réduire la contradiction par la combinaison suivante dans l'interprétation du premier mot: "En reconnaissant le rapport sémantique qui existe entre le nom macédo-roumain et les autres, les changements qu'a subis la forme grecque s'expliqueraient facilement, si nous savions que la plupart des mots de l'ancien grec ont pénétré dans la langue des Macédo-roumains après leur descente au Sud de la péninsule balkanique, —du VIII<sup>e</sup> au Xe siècle—lorsqu'ils étaient déjà roumains. Dans ces conditions, *Κύριλλος* du point de vue de l'accent, n'entrait pas dans le système d'accentuation latine ... Le macédo-roumain a gardé l'accent grec..."<sup>82</sup>.

La liaison de la conservation de l'accentuation grecque des mots grecs de l'aroumain avec la théorie sur la descente, si chère encore à Capidan, surtout dans les limites chronologiques des VIII<sup>e</sup>-Xe siècles, de sorte que les utilisateurs de ces mots grecs descendent en tant que Roumains matures et non Romains (!) constitue bien sûr une invention astucieuse mais également—et de manière évidente—non fondée.

Pour l'interprétation de ce phénomène, il suffit de faire appel au bilinguisme diachronique des Aroumains: "tout porte à croire—selon Gyóni—que les Valaques doivent avoir été bilingues pendant toute leur histoire"<sup>83</sup>.

L'insistance de Capidan ne concorde ni avec l'éventuelle découverte de cas semblables dans le roumain. Car, des populations grecques traversent le stade du bilinguisme également sur le territoire de la Dacie au cours de la période romaine et durant les siècles suivants. Ceci est révélé par le matériau épigraphique ainsi que par l'usage successif de l'alphabet greco-latin, ou de l'instrument linguistique, langue grecque avec écriture grecque mais aussi latine au cours de la première phase de la latinisation. Le passage progressif de l'hellénisme au latinisme ou romaïsme est également présent en relief dans l'anthroponymie.

82. Th. Capidan, "Le jeu aux osselets chez les Roumains, les Slaves et les Albanais", *RIEB* 1-2 (1934-1935) 220.

83. M. Gyóni, "La transhumance des Vlaques balcaniques au Moyen Age", *Byzantinoslavica* 12 (1954) 41.

D'ailleurs, Capidan lui-même fait aussi un aveu d'importance: "En parlant de l'évolution sémasiologique des mots grecs dans le dialecte aroumain, j'insiste ici sur le fait que les mêmes mots du dialecte aroumain et du dialecte dacoroumain présentent des évolutions différentes. Tandis que la signification du mot grec en aroumain ne s'éloigne pas—dans la plupart des cas—du sens fondamental de l'étymon grec, la signification de la forme dacoroumaine a beaucoup plus évolué. Je prends comme exemple le mot *ὀλίζω* (aor. *ὀρίσω*) dans le sens "maîtriser, dominer, ordonner, commander, disposer", qui a donné le mot *ursescu* en aroumain et *ursesc* en dacoroumain. En aroumain, le sens est le même que dans la langue grecque". Puis, après confrontation des significations du verbe *ὀλίζω* en aroumain, roumain et bulgare, il ajoute: "Il serait intéressant, en tenant compte de toutes ces différences, que l'auteur [sc. Geagea] nous indique dans lequel des deux dialectes le mot grec est plus ancien. En accord avec le sens et le nombre des dérivés, la forme dacoroumaine semble être plus ancienne. Cependant, je tends personnellement à croire que le mot est aussi ancien chez les Aroumains qu'il l'est chez les Dacoroumains. Mais, s'il n'a pas été conservé avec ses sens antérieurs, ceci est dû au contact continu que les Aroumains avaient avec les Grecs ... Les Aroumains qui parlaient aussi bien le grec que le roumain (sic), préféraient utiliser des formes plus nouvelles, qui leur étaient plus faciles à employer que les anciennes..."<sup>84</sup>.

Ce qui est curieux c'est que, même si au début—en jugeant l'économie de langage de son élève Geagea—Capidan donnait l'impression d'un apport d'éléments grecs anciens plus important dans l'aroumain, il devient en fin de compte plus avare de ses mots puisqu'il conclut ainsi: "En aroumain, exception faite de ceux qui ont été introduits par l'intermédiaire de la langue latine, ils sont presque inexistant"<sup>85</sup>!

Malgré le fait que Capidan prend attentivement soin de ces paroles, de sorte qu'il ne s'éloigne pas non plus de l'utilité qui préside ses écrits sur la roumanité des Aroumains—fussent-ils autochtones en Perrhébie thessalienne, en Elasson—de ses dires découlent deux vérités. Premièrement, il dévoile le fait qu'en aroumain, les mots grecs gardent le sens premier de l'étymon grec. Deuxièmement, il remarque que les Aroumains suivent les transforma-

84. *Dacoromania* 7 (1932) 321.

85. *Ibid.*, 322-323. Cf. V. Hořejši, *Byzantinoslavica* 30 (1969) 301: "Une situation différente se produisit cependant chez les Aroumains qui habitaient au sud du Danube au milieu de l'élément grec; là, l'influence du grec fut plus considérable ayant modifié les plans phonétique et morphologiques de la langue, et 27% du vocabulaire; à l'opposé des territoires au nord du Danube, l'influence grecque s'y matérialisa moins à travers la civilisation byzantine, que par les contacts directs de la population".

tions sémantiques des mots grecs. Il attribue même cet ajustement à la connaissance—au même degré—de l'aroumain et du grec, c'est-à-dire au bilinguisme essentiel<sup>86</sup>.

La première constatation est en réalité valable, non seulement pour des mots isolés mais aussi pour des systèmes linguistiques qui subsistent en aroumain comme pétrifiés, tels que le système arithmétique en grande partie<sup>87</sup>. La seconde rend possible l'ascendance de milliers de mots grecs de l'aroumain au substratum hellénique, puisque les transformations sémantiques surviennent, de la part des utilisateurs des deux instruments linguistiques, parallèlement au grec et à l'aroumain. Bien sûr, l'évaluation de l'importance de cette réalité nécessite une observation et une connaissance diachroniques du grec de toutes les périodes, comme le souligne très justement M. Gigante<sup>88</sup>, tandis que—selon la remarque de Capidan—Geagea est un connaisseur du grec vulgaire<sup>89</sup>. Ce désavantage est facilement perceptible également à travers les textes de ceux qui se sont intéressés à l'aroumain. T. Papahagi va même jusqu'à laisser soupçonner discrètement que Capidan ne connaît pas suffisamment l'aroumain<sup>90</sup>!

Un exemple représentatif du premier cas serait le verbe aroumain *aflu*, qui dérive plus probablement du verbe grec ancien ἀφλῶ (trouver)<sup>91</sup> avec lequel il a le même sens, plutôt que du latin *adflo* (souffler vers). Son existence et avec le même sens (trouver) en dacoroumain, dans lequel on le retrouve avec plusieurs sens, ou dans des idiomes romans des côtes de l'Adriatique<sup>92</sup>

86. *Dacoromania* 7 (1932) 321. Cf. aussi Th. Capidan, *Aromânii. Dialectul aromân...*, 464, 476-477. De plus, selon T. Papahagi, *Grai și Suflet* 6 (1934) 383, les parallélismes sémantiques et phraséologiques, présentés par Geagea, sont dus au bilinguisme des Aroumains.

87. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, «Κουτσοβλαχικά-έλληνοβλαχικά. Ἀπάντηση σέ μιὰ κριτική», *Γλωσσολογία* 5-6 (1986-1987) 164.

88. M. Gigante, "Antico, bizantino e medioevo", *Parola del Passato* (PP) 96 (1964) 215.

89. *Dacoromania* 7 (1932) 320.

90. *Grai și Suflet* 6 (1934) 377: "Autorul nu e familiarizat cu toate subtilitățile sintactice, semantice etc. ale aromînei—fapt care e oarecum și explicabil, întrucît nu a trăit vieața dialectului în regiuni variate și reprezentative, vîrsta fragedă petrecînd-o într'o localitate unde aromîna nu putea fi decît anemică față de celelalte limbi eterogene din aceeași localitate. Nu a trăit într'o comună exclusiv aromînească, cu vieața proprie sub raportul etnic. Așa se explică, în bună parte, și proporțiile date de autor studiului său—fapt ce, din punct de vedere al psihologiei științifice, e firesc să se petreacă astfel". Cf., en particulier, Σ. Ν. Λιόκου, *Ἡ καταγωγή τῶν Ἀρομῶνων*, Θεσσαλονίκη, 1965, μζ-μη.

91. Ν. Ι. Γιαννοπούλου, «Ἡ ἔκχριστιάνισις τῶν Βλάχων κατὰ τὸν μεσαιῶνα ἐν Θεσσαλίᾳ», *Ἱερός Σύνδεσμος τῆς Ἱερῆς Μητροπόλεως Ἀθηνῶν* 274 (1916) 10 note 1. Voir également I. Fischer, *Latina dunăreană*, București 1985, 187.

92. Cf. J. Hatzfeld, *Les trafiquants Italiens dans l'Orient Hellénique*, Paris 1919, 20

et de la péninsule Ibérique<sup>93</sup>, confirme plutôt qu'elle ne diminue la probabilité de l'origine hellénique. Car, aussi bien en Adriatique que dans la péninsule Ibérique, la présence de Grecs et de leur influence est attestée.

Une recherche du problème de l'origine du mot aroumain *bană* est aussi indiquée du fait qu'après plusieurs et diverses propositions il est considéré comme n'ayant pas d'étymon. De plus, il se prête à cette recherche car, jusqu'à présent a été soigneusement exclue ou ignorée toute version de son début également dans le lieu de naissance et de survie des Aroumains, qui doit être pensé sous forme de presque îles en péninsule hellénique, comme nous avons déjà vu, ou dans les régions frontalières.

Un premier recueil des efforts d'étymologie est dû au Roumain Hasdeu<sup>94</sup>, pionnier dans la recherche du substratum linguistique de l'Europe du Sud-Est.

Malgré le fait que le mot subsiste uniquement chez les Aroumains il n'est cependant pas possible—selon Hasdeu—de l'omettre du fait qu'i

note 2: "Les districts septentrionaux (d'Illyrie, qui, vers le Nord, va jusqu'au Danube) ont toujours été soustraits à l'influence grecque, et d'ailleurs ils étaient traversés par des routes qui les mettaient en rapport bien plutôt avec la vallée du Danube qu'avec l'Orient hellénique". Aussi, V. Pârvan, *Dacia, civilizațiile străvechi din regiunile Carpatodanubiene*, Madrid 1956, 155-156: "Les Grecs de ces deux villes Apollonie et Dyrrachium commerciales du littoral sud de l'Adriatique, prenaient tantôt la route de la Macédoine du nord-est, de la Paionie et de la Dardanie, et [arrivaient] par Margos et Timoc dans la plaine [du Danube] (-la route commerciale menant à la plaine de l'Axios et à Thessalonique était dans une direction opposée; c'est à elle que se rattachent les Tétradrachmes de Macédoine Première trouvés en Dacie), —et tantôt, également, la route de la Dalmatie, passant par Drinos et descendant jusqu'au confluent avec le Savas, puis par le Savas vers la plaine [du Danube]". Voir en plus B. L. Beaumont, "Greek influence in the Adriatic sea before the IVth cent. B.C.", *Journal of Hellenic Studies* 52 (1936) 101. A. Gitti, "Sulla colonizzazione greca nell'alto e medio Adriatico", *PP* 7 (1952) 161-191. V. Vinja, "Remarques sur quelques éléments de l'ancien grec dans la nomenclature ichtiologique de l'Adriatique", *ZA* 5 (1955) 118-126. Du même, "Le Grec et le Dalmate", *Zeitschrift für Balkanologie* 5 (1967) 203-223. L. Braccisi, *Grecità adriatica*, Bologna 1971. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, «Ἡ ἀκτινοβολία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης διὰ τῆς ἱστορίας τοῦ ὄρου - Basilica», *Πλάτων* 26 (1974) 285 note 58.

93. A. Garcia y Bellido, *Hispania Graeca*, Barcelona 1948. M. Almagro, *Les inscriptions ampuritanas, griegas, ibericas y latinas*, Barcelona 1952. Du même, "L'influence grecque sur le monde ibérique", *VIIIe Congrès International d'Archéologie Classique*, Paris 1965, 87-94. P. Bosch-Gimpera, "Les Grecs et les Ibères", *ibid.*, 111-118. Du même, "Les soldats ibériques agents d'hellénisation et de romanisation", *Mélanges J. Carcopino*, Paris 1966, 144 et suiv.

94. C. Porgirc, "La contribution de B. P. Hasdeu à la théorie du substrat de la langue roumaine", *Linguistique Balkanique* (LB) 16 (1973) 85-98.

est exclusivement roumain<sup>95</sup> et totalement inconnu chez les peuples voisins.

Après avoir précisé que le mot dacoroumain *viêtă* (hodie, *viață* = vie) se retrouve aussi chez les Aroumains mais plus dans le sens du mot *fiiintă* (= créature, existence), il signale sa substitution, dans le sens actuel, toujours par le mot *bană*<sup>96</sup>.

Par la suite, après présentation d'exemples de textes aroumains de la collection Obedenaru, il s'interroge sur l'origine du mot *bană*, totalement inconnu aujourd'hui chez les Dacoroumains.

Il enregistre l'avis de Rösler, selon lequel le mot dérive du mot perse *zeban* (vivre). On oublie d'habitude que chez les Perses, le *-an* final est une simple terminaison de l'infinitif, exactement comme le *en* de *leben* en allemand, tandis que la racine du mot remonte uniquement au *zeb*, duquel les possibilités d'approche du mot *bană* sont aussi si minimes que de l'allemand *leb*.

Par la suite, il présente l'avis de Miklosich, qui suppose une parenté du mot *bană* avec le *ba* (faire) albanais en s'appuyant sur la formule de salutation albanaise "tš ban? = comment vous portez-vous?". Il écarte toute possibilité de cette dérivation puisqu'elle n'a pas de sens et correspond tout à fait à la formule roumaine "ce mai faci?" ou à la formule anglaise "how do you do?". Le verbe albanais *ba*, tout comme le roumain *fac* et l'anglais *do*, même s'ils répondent à cette question cliché, ils ne sont jamais fonctionnels en dehors d'elle dans le sens "vivre, exister, être".

Partant d'un raisonnement semblable, il trouve plus aisée la dérivation du verbe grec *βαίω* "merg" (aller), puisqu'en allemand le sens de *merg* est contenu dans la formule correspondante "wie geht's?", mais son dans l'expression anglaise "how goes it?"! Il ajoute encore que dans le mot albanais *ban*, dérivé de *ba*, le *n* final se décline, mais n'appartient pas au thème du mot comme dans le mot roumain *bană*.

95. Le savant Roumain insiste à considérer le terme *bană* roumain, bien qu'il n'existe ni dans le dacoroumain, à savoir le roumain proprement dit, ni dans les deux autres idiomes romans des Balkans, c.-à.-d. le méglenite et l'istrien.

96. B. P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae. Dicționarul limbei istorice și poporane a Românilor*, I-IV (A-Barbat), București 1887-1898, 2454 et suiv. Cf. C. Poghir, "Problèmes actuels de l'étymologie roumaine", *Revue Roumaine de Linguistique* (RRL) 1 (1968) 203: "Il faut reconnaître que l'évolution ultérieure de la théorie étymologique n'a presque rien ajouté d'essentiel aux principes de Hasdeu, exposés ici d'une façon toute schématique. Mais pratiquement, nous voyons encore aujourd'hui des savants de renom faire des étymologies par simple rapprochement des radicaux ou même sans aucun élément de connaissance du sens (dans le cas des noms propres)". Un aperçu cohérent de cet effort nous offre H. Mihaescu, "La langue albanaise et les Roumains", *Studia Albanica* 1 (1971) 57-63.

En excluant la dérivation du mot perse *zeban* ainsi que de l'albanais *ba* et proclamant l'absence du mot *bană* chez les Grecs, Slaves, Lettons, Allemands, Celtes, Turcs, Hongrois ainsi que des autres idiomes turains, il s'interroge à nouveau sur l'origine. Il insiste sur le fait que le substantif *bană* ne peut pas être très ancien chez les Roumains. Il date tout au plus de la période moyenâgeuse, parce que le *a* pur accentué précédant une nasale se rencontre dans certains mots empruntés aux Slaves ou aux Turains, tels que "rană" ou "cioban", mais jamais dans les mots qui ont été hérités, c'est-à-dire de l'époque de la naissance de la langue roumaine, où il devait absolument être *-ân*, comme dans les mots *lână* (laine), *mână* (main), etc. Mais les verbes contenant un *-ân*-, tout au moins ceux qui appartiennent à la couche latine pure, ont la possibilité de former en roumain des substantifs abstraits avec la terminaison *-ană*. Ainsi, du "ademânare = lat. admanare" existe "ademănă" dans le psautier de 1651, ps. XXV: "dirępta lor plină-ı de ademănă = dextera eorum repleta est muneribus". De la même manière donc, le substantif aroumain *bană* ne constitue qu'une formation ultérieure du verbe *bănare* "vivre".

Dans l'enregistrement d'exemples de la collection de Obedenaru, il cite même une exclamation de remerciement de la Grammaire de Bojadschi: "să nîi bănezi! = ich danke dir dafür".

Il remarque que le synonyme dacoroumain du mot aroumain *bană* est également une forme beaucoup plus tardive. Il s'agit du mot "viętă", qui ne dérive même pas du latin "vita", comme avait cru Cihac, mais qui se forme, en roumain, de l'adjectif latin tardif "viŭ", exactement comme les substantifs "dulcętă" de l'adjectif "dulce", "albętă" de "alb", etc., ou comme l'italien "vivezza" de "vivo". De cette façon, la dérivation de *bană* du mot *bănare*, nécessaire du point de vue de la relation phonétique, n'est pas moins valable du point de vue logique.

Il rapporte un exemple de Macrobe: "annare perennareque". De cet *annare* "vivre, passer l'année et les années", terme purement rural, totalement étranger à l'antiquité classique, précédé de l'augmentatif *ab*, se forme le mot *abannare* "vivre longtemps" ou "vivre depuis longtemps", car la préposition *ab*, de par le rôle qu'elle joue dans "ab antiquo", "ab ovo", "ab initio", surtout dans "abavus", "abnepos", "abmatertera", "abpatruus" etc., a en plus acquis le sens de longue durée. Le *abannare* rural est devenu par la suite *bannare*, après la perte du *a* initial qui était courante dans le latin vulgaire déjà depuis l'époque de Plaute, et qui, entre autres, explique le "prier" roumain de "aprilis". Une interprétation parallèle et bien meilleure concernant l'abstraction de *banarre* = *abannare*, est offerte par le mot dacorou-

main *borese* “vomir” du latin rural *abhorresco* “avoir envie de vomir”.

Après la présentation de l'évolution sémantique de *abhorresco*, Hasdeu revient.

Rien—selon Hasdeu—ne peut être plus clair et évident—soit comme forme soit comme sens—que l'origine de *borese* “vomir” de *abhorresco* “répugner” et de *banare* “vivre” du mot *abannare* “passer des années”. Malgré tout, en philologie, ainsi qu'en philosophie, ce qui est clair et évident s'accorde finalement en même temps avec précision. Mais l'esprit humain, avant de reconnaître la vérité il est condamné à plusieurs détours.

Tout comme les Dacoroumains qui ont perdu *bănare*, les Aroumains, exactement de la même manière, non seulement ne possèdent pas *borese* mais uniquement *vom* du latin *vomo* que les Roumains de Banat ont également conservé dans sa forme participiale *vomut*.

Il est tout à fait clair que les Dacoroumains eux aussi devaient avoir hérité du mot *bănare*, avant la séparation, au Xe siècle, de la branche aroumaine. La disparition de ce terme chez les Dacoroumains peut être interprétée du fait de son identification avec les mots *ban*, *bănat*, *bănuesc*, etc., qu'ils ont empruntés plus tard à leurs voisins et que les Aroumains ne possèdent pas du tout. Ainsi, exclusivement chez eux, n'a pu exister aucune possibilité d'une quelconque confusion consécutive à une homophonie.

Le mot *bănare* aurait pu exister aussi dans les idiomes romans de l'ouest, desquels l'a enlevé la concurrence moyenâgeuse, avec une multitude d'homophones d'origine allemande *ban*, *bannire*, *bannalis*, etc. En ce qui concerne ce sujet, il renvoie d'ailleurs à Körting. Hasdeu, malgré tout n'exclut pas la possibilité de son existence, dès le début, dans la branche romane orientale, qui, dans plusieurs cas a une existence tout à fait indépendante.

Après quelques décennies, T. Papahagi<sup>97</sup> se penche sur l'étymologie du mot aroumain *băna*. Après s'être empressé de constater la disparition de l'ancien roumain *vie*, sympathique selon son expression, et la substitution de celui-ci par le point expressif slave *trăi*, il procède à l'examen de la question, comme celle-ci se présente dans le dialecte aroumain.

Il estime premièrement comme nécessaire la remarque que la situation morphologique à elle seule pourrait être prise en considération, puisque dans le dialecte aroumain une seule et unique forme ne peut pas exister avec le même sens et sans préfixe. Ainsi, depuis que pour la notion “ressusciter” a été adoptée la forme (i) *nv'iedzū*, il était naturel qu'à partir de ce moment,

97. T. Papahagi, “Dispariții și suprapuneri lexicale”, *Grai și Suflet* III, 98-100.

le *v'iedzŭ* "trăesc" (vivre) soit sacrifié, de sorte que de nos jours il soit remplacé dans toute l'étendue de l'aroumain par *bănedzŭ*. Il considère, par ailleurs, que la possibilité d'homonymie avec le verbe *veni* est inapplicable.

Il signale, entre autres, l'existence d'une catégorie de mots qui, après un certain usage dans un temps et lieu donnés, semblent être condamnés à disparaître, sans pourtant que des interprétations détaillées de constatations relatives à cela soient possibles et surtout satisfaisantes. Dans cette catégorie, il classe le mot *debêre*. Jusqu'à l'introduction du mot slave *trebui* dans le dacoroumain, ou du mot néohellénique *lipseaste* [λείπω (être absent, manquer; être nécessaire, falloir)] dans l'aroumain, sa signification, tout au moins, a dû exister dans la parole roumaine protégée dans un élément quelconque. En aroumain, on la rencontre cristallisée et de nos jours sous forme fossile *prinde* "trebue" du verbe *prehendere*. Cependant, la disparition de quelques formes de ce genre ne peut pas être pensée comme se réalisant, au même moment, également dans les deux dialectes. Le cas de *vivere*, vient l'éclairer, parce que inversement, à la place de ses remplacements on aurait dû avoir aussi bien dans le nord que dans le sud, soit uniquement la forme *trăesc*, soit uniquement *bănedzŭ*—ce qui n'est pas le cas. Et justement ce fait constitue une autre difficulté pour les nouvelles recherches.

Pour le dacoroumain, l'apparition de *trăi* à la place de *vie*, ne présente pas des difficultés interprétatives. Le problème de l'introduction de la forme *bănedzŭ* dans l'aroumain est cependant compliqué, pour les raisons suivantes:

1. Cette forme serait un emprunt de l'albanais du nord, dans lequel cet élément a, en plus, un sens particulier; il signifie d'ailleurs précisément "locuință, a locui" (habitation, habiter). 2. Comment et quand précisément fut introduit dans le dialecte aroumain cet albanisme *bană* "vieață" - *bănedzŭ* "viețuesc".

Le fait de la présence continue, et récemment encore, du verbe latin *vivere* dans le dialecte dacoroumain ne peut pas servir comme indication du fait que dans l'aroumain l'albanisme *bană-bănedzŭ* ne pourrait être ancien, pour plusieurs raisons, par exemple de l'époque de la séparation définitive de ces deux dialectes. Effectivement, si le mot albanais *bane* fut introduit dans l'aroumain entre les IXe et XVe siècles, comment se peut-il que le mot slave *trajati*, qui a donné en dacoroumain *trăesc*, soit inconnu dans l'aroumain, puisque le slave lui a également prêté des éléments relatifs à l'habitation et l'existence en général au cours de ces siècles? On s'attendrait, puisque le verbe correspondant à *vivere* allait être utilisé si précocement, à une forme slave plutôt qu'à la forme albanaise.

Malgré cela, les obstacles ne manquent pas ici. L'acceptation de l'intro-

duction de la forme albanaise dans le dialecte aroumain après le *XVe* siècle, se heurte sur d'autres raisons qui compliquent le problème. Débutant au plus tard avec le *XVIe* siècle, les Aroumains se présentent—comme éleveurs, muletiers, commerçants ou bourgeois—dispersés presque dans toutes les directions de la surface de la péninsule balkanique. Dans ces conditions, comment pourrait être possible l'interprétation de la généralisation de la forme *bană* dans l'ensemble de l'aroumain avec un sens identique et tout à fait différent de celui de l'albanais? Pour cette époque, l'acquisition la plus prompte—du moins pour certaines régions aroumaines—d'une forme slave, sinon, de manière justifiée, d'une forme grecque (ζῶ), serait attendue, du moment que la forme latine correspondante n'est plus suffisamment utilisée.

Une troisième hypothèse, dans le sens que le mot albanais *bane* serait introduit dans le dialecte aroumain avant le *IXe* siècle, présenterait, elle aussi, des difficultés. Bien sûr, l'acceptation de l'introduction à l'époque durant laquelle *á + n* latins n'avaient pas encore abouti définitivement à *ăn/in-*, n'aurait pas pu être possible puisque la forme albanaise ne paraît pas en tant que *banne*. T. Papahagi note par ailleurs ici, en renvoyant à N. Jokl, que jusqu'à présent, les albanologues n'ont pas expliqué de manière satisfaisante cet élément. C'est pour cela qu'il avance l'idée d'un emprunt qui aurait eu lieu après le *VIIe* siècle. Dans ce cas, une évolution sémantique—de "habitation" à "vie"—serait plus facile à expliquer dans un rapport ethnographique aroumaino-albanais. Et plus encore: Cette constatation contribuerait à la découverte d'un certain élément de relation psychologique entre Aroumains et Albanais au cours de cette époque.

Quelle que soit la version qui aurait été admise—remarque finalement T. Papahagi—cette forme serait également l'une d'entre les nombreux éléments lexicologiques dont l'interprétation précise et fondée découvrirait des situations intéressantes dans le cadre de leur évolution historique, sociologique et géographique.

Pourtant, en 1974, dans la seconde édition du dictionnaire étymologique de l'aroumain, il nous informe que dans les dictionnaires de la langue albanaise de Meyer, Christophoridis, Leotti, le mot albanais *bane* n'existe pas et que pour la notion "viață = vie" on utilise en albanais le terme *ýmër*. Il mentionne aussi l'effort précédent d'étymologie du mot aroumain *bană* de l'albanais du nord *bane* "demeure, habitation" renvoyant le lecteur au second tome de *Dacoromania* et au troisième de *Grai si Suflet*, le matériel relatif duquel a déjà été enregistré. Cependant, très probablement insatisfait de

toutes les solutions qui ont été proposées, il clot l'article par un point d'interrogation<sup>98</sup>.

D'ailleurs, dans une étude récente et riche, dans laquelle Zamfira Mihail examine "les éléments ethnographiques, caractéristiques pour la distribution du logement des peuples du Sud-Est européen, reflétés par la sémantique des termes propres à ce champ onomasiologique", ainsi que "la modification des fonctions reflétées par la terminologie"<sup>99</sup>, n'est fait la moindre mention au mot albanais *bane* et, par conséquent, aucune mise en rapport avec l'aroumain *bană*.

Sans aucun doute, toutes ces tentatives d'étymologie sont importantes et astucieuses, même celle de Hasdeu qui a pensé que ce mot (*bana*) dérive du verbe grec *βαίνω*. Mais elles ont un inconvénient général. Elles partent du principe erroné selon lequel les Aroumains ne sont pas autochtones<sup>100</sup>.

98. T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân, general și etimologic. Ediția a doua augmentată. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain), général et étymologique. Deuxième édition augmentée*. Editura Academiei R.S.R., București 1974, 255.

99. Z. Mihail, "Recherches d'ethnographie linguistique comparée du Sud-Est Européen (Aperçu de la terminologie du logement)", *Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, Bulletin* 11 (1973) 139-150.

100. Voir C. Poghirc, "Latin balkanique ou roumain commun? (A propos des origines de l'aroumain)", *Romanica Aenipontana* 14 (1987) 341 et suiv. Le professeur C. Poghirc en lisant mon article «Θρακολογία και ζήτημα καταγωγής των Βλάχων-Αρωμούνων» m'a écrit précisément: "Je viens de lire votre très intéressant article sur la thracologie et l'origine des Aroumains. Je suis tout à fait d'accord avec les thèses essentielles de votre article...; je suis souvent intéressé par les mêmes problèmes que vous, arrivant parfois indépendamment aux mêmes conclusions (comme, par exemple le fait qu'une bonne partie des Aroumains de la Grèce doivent être des Grecs qui ont adopté le latin déjà à l'époque ancienne)". On constate le même fait aux populations helléniques vivant beaucoup plus au nord de la péninsule balkanique. Cf. D. M. Pippidi, "Les villes de la côte ouest de la mer Noire d'Auguste à Dioclétien", *Akten des VI. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik*, München 1972, München 1973, 103 note 15: "On retiendra en outre que si, au IIIe siècle, à Odessos il est fait mention d'une φυλή Ῥωμαίων (Izvestia Varna 19, 1968, 151-162 = I G Bulg. I<sup>2</sup> 47 bis) elle n'est pas formée, comme on serait tenté de le croire, par des Romains venus s'établir à demeure dans cette ville; il s'agit en réalité d'un nom honorifique assumé par une tribu grecque ajoutée à l'époque impériale aux six φυλαὶ traditionnelles, d'origine milésienne (Emilia Dorutziu-Boilă, *St. classice* 12, 1970, 117-125, et plus loin p. 109, n. 41)". Aussi, selon le professeur Pippidi, "la romanisation de la couche dirigeante s'est faite dans les villes d'une manière plutôt brusque et qu'à en juger par le témoignage des inscriptions elle n'a que peu contribué à changer le mode de vie des habitants ou les institutions helléniques traditionnelles" (p. 103). En plus, Ἀχ. Γ. Λαζάρου, «Ἀρωμαυνοική ἀνθρωπωνυμία», *Β' Συμπόσιο Γλωσσολογίας τοῦ Βορειοελλαδικοῦ Χώρου* (Ἡπειρος-Μακεδονία-Θράκη) 13-15 Ἀπριλίου 1978, 159 *IMXA*, Θεσσαλονίκη 1984, 166.

Cependant, après l'acceptation de l'autochtonie par les meilleurs connaisseurs de la question de l'origine des Aroumains, une nouvelle tentative de recherche de l'étymon du mot *bană*, dans le riche vocabulaire de la langue grecque, serait permise.

En effet, dans la langue grecque existe le mot *Bána* qui signifie *femme*. La transformation du sens premier en *vie*, dans l'aroumain actuel, peut être plus facilement comprise que toutes les précédentes. Car la femme, donne la vie, elle offre la vie (ζείδωρος), elle crée la vie (ζωοποιός).

K. Nicolaïdis<sup>101</sup>, dans le dictionnaire du Koutsovalaque, paru il y a exactement quatre-vingt ans, en 1909, présente le mot suivant: «μπάνă, οὖσ. θηλ. (bánă) = βίος, ζωή. Κατὰ Meyer ἐκ τοῦ ἀλβ. κατὰ τὸ tsâ beni = τί κάμνεις, πῶς ἔχεις, ἀμφίβολον· κατὰ δὲ Rösler ἐκ τοῦ τουρκοπερσικοῦ zeban = βίος, ἴδε Weig. Megl. 19. ἰτ. vita, ἰσπ. πορτ. vida, γαλ. vie, ἀλβαν. jete, προβ. vita. Ἐν βορ. τμήματι λέγουσιν: ἀμ<sup>ο</sup> οὐν γκέτσο<sup>ο</sup> (ám<sup>ο</sup> un gêts<sup>ο</sup> = ἔχω ἐν ἐμαυτῶ (αἰσθάνομαι) ζῶν τι, ζωντανόν, ἔμψυχον».

T. Papahagi, dans la seconde édition du dictionnaire étymologique de l'aroumain, qui est paru il y a quinze ans, en 1974, tenant compte des lexicographes antérieurs, enregistre le mot suivant: «BĂNĂ, sf., fără pl., viață, “1o vie; train de la vie; 2o paix”, Dalametra, 36; Nikolaïdis, 312; Mihaileanu, 64; P. Papahagi, Scriitorii, 196.—1o: va—ț astingu băna (îți voi stinge viața); am băna! țe laî bánă di beŭ! (dar traiul! ce de trai de bei!), T. Papahagi, Antologie, 344; 2o: nu-n'î da bánă un minút (nu-mi dă pace nici un minut), P. Papahagi, Basme, 302<sup>13</sup>; n'î-ám 'nă soacră -nu -n'î da bánă (îmi am o soacră -nu -mi da pace), P. Papahagi, Din literatura, 835—voir arín'ê, paix, εἰρήνη; αῦά i băna a bánăl'eî (aici e traiul vieții). Sinonime: γεάță [vie; existence, éternité; être (animal, insecte, microbe etc.)], zuie = vie < ζωή].—Pentru propusa origine din alb. nordic *bane* “demeure, habitation”, cf. Dacoromania, II.519; Grai și Suflet, III, 99-100—în dicționarele Gustav Meyer, K. Χριστοφορίδη și Angelo Leotti nu figurează acest alb. *bane*, iar pentru “viață = vie”, în albaneză e termenul *ýmër*—Bibliografic, cf. și B. Petriceicu—Hasdeu, Etymologicum magnum Romaniae, III, 2454-2459.—<?”.

Chez Hésychius<sup>102</sup> est thésaurisé le mot oxyton: «Βανά: γυνή, ὑπὸ Βοιωτῶν». Tandis que trois lignes plus bas se trouve enregistré: «βανήκας· γυναικας. Βοιωτοί». Dans le mémorandum critique est noté: «88. βάννα cod.,

101. Κ. Νικολαΐδου, Ἐτυμολογικὸν λεξικὸν τῆς κουτσοβλαχικῆς γλώσσης, Ἀθήναι, 1909, 312.

102. Ἡσύχιος, Hesyehii Alexandrini, *Lexicon*, post Ioannem Albertum. Recensuit Mauricius Schmidt, volum primum, Ienae 1858, 357.

βάνα Guyetus, cui accedit Lobeck. Parall. p. 127; βανὰ L. Dindorf e Herodiano π.μ.λ. 18, 28, quem sequitur Ahrens I p. 172. 187. 241. Cf. gl. 144. 191. βάττικες et γάνα ... Cf. 188. Flectitur igitur voc. βανὰ βανηκὸς βανῆκες. 92».

Dans le premier tome d'Hérodien<sup>103</sup> nous pouvons lire ceci: «ὀξύνεται. τὸ μέντοι παρὰ Κορίννη βανὰ οὐ κοινὸν οὐδὲ εἰς νη λῆγον, ἀλλὰ ἴδιον θέμα Βοιωτῶν τασσόμενον ἀντὶ τοῦ γυνή». Ceci est répété presque dans les mêmes mots, dans le second tome: «25 τὸ γὰρ παρὰ Κορίννη βανὰ οὐ κοινὸν οὐδὲ εἰς νη λῆγον, ἀλλὰ ἴδιον θέμα Βοιωτῶν τασσόμενον ἀντὶ τοῦ γυνή». Tandis que dans le mémorandum critique est ajouté ceci: «24 et 25 ἐκεύθοντο γὰρ παρὰ Κορίννην βάνδου κοινὸν cod., correxit Bloch., praeterquam quod βάνα scripsit, cui Lud. Dindorfius concinente Lehrsio βανὰ substituendum censuit».

Le rappel du fait que la langue de Corinne n'est pas savante mais populaire, devient nécessaire. Meillet, en 1910, critiquant l'œuvre de A. Thumb écrit à propos de la langue des poètes lyriques, parmi les quels est également comprise Corinne: "La langue des poètes lyriques de Lesbos, Alcée et Sapho, la langue de la poétesse béotienne Corinne, et la langue des poètes ioniens Archiloque, Anacréon, Hipponax semblent avoir été très proches du parler ordinaire lesbien, béotien ou ionien des auteurs; c'est sans doute à peu près celle des chants populaires, qui ne se distingue du parler courant que par un nombre limité de licences, pour la plupart faciles à définir"<sup>104</sup>. Meillet, par ailleurs, comparant Corinne à son contemporain et compatriote Béotien Pindare, précise: "La poétesse béotienne Corinne, contemporaine de Pindare, qui a composé aussi des poésies en des mètres de chansons populaires, écrit le béotien courant, comme Sappho le lesbien courant. Dans un fragment conservé par des manuscrits byzantins, on lisait la forme, métriquement inadmissible, Πίνδαρισιο; depuis que la découverte de fragments plus étendus sur des papyrus a permis de se faire une idée précise de la langue de Corinne, on a vu qu'il fallait corriger et lire:

μέμφομη δὲ κῆ λιγουράν  
Μούρτιδ' ἰώνγα

103. Herodiani, *Technici reliquiae*. Collegit, disposuit, emendavit, explicavit, praefatus est Augustus Lentz. Tomus I praefationem et Herodiani prosodiam catholicam continens, Lipsiae 1867, 328. Tomus II fasciculus prior reliqua scripta prosodiaca pathologiam orthographica continens, Lipsiae, 1868, 924.

104. A. Meillet, *Les dialectes grecs*. Extrait du journal des Savants (Février-Mars 1910), Paris 1910, 4.

ὅτι βανά φοῦσ'  
ἔβα Πινδάρου ποτ' ἔριν.

Corinne ne s'expose pas à pareil reproche; elle n'entre pas en concurrence avec son puissant contemporain, Pindare. Elle écrit d'une manière simple de petits récits simples ... Le texte de Corinne concorde avec ce que l'on sait du béotien par ailleurs; autant que les données permettent d'en juger, Corinne écrivait le parler béotien commun, avec les licences d'usage en poésie, et particulièrement en poésie éolienne"<sup>105</sup>.

Le mot βάνα est thésaurisé par plusieurs lexicographes. H. Liddell - R. Scott<sup>106</sup> se contentent à ceci: Βανά, Béot. au lieu de γυνή, Corinne 21 plur. βανῆκες Hésychios. Scarlatos D. Byzantios<sup>107</sup> cite: -Βανά, βανηκός (ancien), Béot. au lieu de γυνή (cf. βύνη et Γανά). -βύνη (ancien), Eol. au lieu de Γυνή, (cf. βανά). Γάνα, ας ἢ ἄς (ἦ), Dialectique (Sikel.) au lieu de Γυνή, (cf. Βανά). D. Dimitrakos<sup>108</sup> enregistrant les vers de Corinne, qui sont compris dans un passage présédent de Meillet, ajoute: βανά (ἦ) Béot. ἢ γυνή (la femme): Κόρινα 21 (π. Ἐπόλλ. Δυσκ. Ἄντων. 3224 C) ... plur. Hésychios «βανῆκας· γυναικας Βοιωτοί». Le mot βάνα est aussi compris dans des dictionnaires abrégés:<sup>109</sup> βάνα βανακός (ancien) Βέοτ. au lieu de γυνή (cf. βύνη et γυνά). Même Constantin Economos des Economos<sup>110</sup> mentionne le mot: Ἔστι δὲ γ = β (ὡς, βλήχων, γλήχων· βάνα, γάνα, γυνή).

Quelqu'un peut, peut-être à juste titre, se demander s'il est possible de penser à la survivance d'un élément du béotien ou de l'éolien dans le dialecte aroumain, puisque dans la Béotie actuelle l'aroumain n'est pas parlé, même si tous les ans, le Lundi de Carême, on y fête le mariage valaque. Il ne faut

105. A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1920, 145-146. Cf. R. Schmitt, *Einführung in die Griechischen Dialekte*, Darmstadt 1977, 70.

106. H. Liddell - R. Scott - A. Κωνσταντινίδου, *Μέγα Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης*, Ἐκδόσεις Ἑλληνικὰ Γράμματα, 479α.

107. Σκαρλάτου Δ. Βυζαντιῦ, *Λεξικὸν ἀρχαίας ἐλληνικῆς γλώσσης καὶ καθαρευούσης*. Προλογίζου Στ. Γ. Κορρές καὶ Παν. Ν. Ξένος, Ἀθήναι 1964, λ. Βανά, βανηκός, βύνη, Γανά.

108. Δ. Δημητράκου, *Μέγα λεξικὸν ὅλης τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης. Δημοτικῆ, καθαρευούσα, μεσαιωνικῆ, μεταγενεστέρα, ἀρχαία*. Τόμος Γ. Ἐκδόσεις Δομή, Ἀθήναι 1964, 1327β.

109. Cf. Πανλεξικόν. *Μέγα σύγχρονον ἐπίτομον λεξικὸν ἀπάσης τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης*. Εἰς ἓνα τόμον ὀρθογραφικὸν - ἑρμηνευτικόν. Πρόλογος Ἰ. Θ. Κακριδῆ. Ἐκδοτικὸς Οἶκος Ἀθηνῶν Γ. Δραγατάκη Ε.Π.Ε., 1962, λ. βάνα, βύνη, γάνα.

110. *Δοκίμιον περὶ τῆς πλησιεστάτης συγγενείας τῆς Σλαβονο-ρωσσικῆς γλώσσης πρὸς τὴν Ἑλληνικὴν*, Συνταχθὲν ὑπὸ Κωνσταντίνου Πρεσβυτέρου καὶ Οἰκονόμου, τοῦ ἐξ Οἰκονόμων. Τόμος Γ', p. 2.

pas oublier que dans le berceau des Valaques, au Pinde, on trouve des Béotiens déjà vers 1.900 av. J. C. M. Sakellariou écrit à ce propos: "Le nom des Béotiens avec le suffixe -o-, qui caractérise plusieurs noms nationaux concentrés en Epire, désigne l'origine de Βόϊov, masse montagneuse du Pinde du nord. Cette région a du être abandonnée par les porteurs antérieurs du nom, environ à la même époque où les tribus proto-éoliques sont parties de la Macédoine vers la Thessalie et se sont installées plus au sud, dans le Pinde central, où elles ont dû demeurer durant plusieurs siècles, presque jusqu'à la fin de l'Époque Mycénienne, lorsqu'on les retrouve en mouvement. Le long séjour des Béotiens dans la région du Pinde central est sous-entendu de par la forme de leur dialecte dont la moitié des caractéristiques sont éoliens et l'autre moitié occidentaux. Dans le passé, ce fait avait été interprété comme le résultat d'un superstrat d'un dialecte de type occidental, qui a été considéré comme béotien primaire, sur un dialecte de type éolien, qui a été supposé comme instrument linguistique de la population hellénique de la Béotie au cours de l'Époque Mycénienne. Mais plus tard, on a observé qu'en Grèce, les substrats dialectiques ont influencé beaucoup moins les couches dialectiques supérieures et que des dialectes qui ont été créés dans un lieu où se sont croisées des innovations provenant d'épicentres extérieures de propagation présentent, en général, une apparence analogue à celle du béotien. C'est pour cela qu'a été formulée l'hypothèse selon laquelle le béotien aurait été formé dans une région qui servait d'intermédiaire entre les secteurs occidental et éolien.

Le dialecte qui était parlé en Thessalotide, durant les années historiques, ressemble beaucoup au béotien, c'est-à-dire qu'il présente le même mélange de signes distinctifs éoliens et occidentaux, mais avec une petite suprématie des premiers. Ce dialecte a également été considéré dans le passé comme étant le résultat d'un mélange d'un dialecte occidental que les Thessaliens auraient apporté, avec l'éolien qui était parlé par les habitants plus anciens de la Thessalie; mais plus tard, il a été interprété comme passage de l'éolien à l'occidental. En suivant cette dernière interprétation, nous pouvons conclure que les Thessaliens ont habité, à partir de 1.900 av. J.C., quelque part entre la Thessalie et l'Epire, et même auprès des Béotiens comme il ressort de la coïncidence de la plupart des isoglosses. Cette hypothèse est confirmée par la tradition qui mentionnait le fait que les Thessaliens avaient été des voisins des Thesprotiens"<sup>111</sup>.

Le mot *bană* en aroumain a aussi des diminutifs, tels que *banică* et *bănúșe*

111. 'Ιστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, Ἐκδοτικὴ Ἀθηνῶν Α.Ε., Α', 1971, 376-377.

(= petite vie), et des composés *capsubánă* (= vie de misère), *ftuhubánă* (= pauvre vie), *hazubánă* (= vie folle) et autres, qui ne sont pas thésaurisés dans la plupart des dictionnaires ou les vocabulaires simples.

Le mot *bană* n'est pas d'ailleurs le seul qui peut probablement venir du grec ancien. Cela vaut la peine de mentionner, en guise d'exemple, le mot aroumain *kinără*, pour lequel T. Papahagi consacre très peu et vagues mots: "KINĂRĂ, sf., pl. kinări "artichant, cardon": un fičior di pri cumără, cu cămeășea di kinără (un copil de pe cătină (?) sau din dulap (?), cu cămașa de anghinară), Lum. IV, 11-12, 26.—E neînțelegerea și alterarea cuvântului *anginäre*<sup>112</sup>.

Le mot *cumără* est facile à comprendre puisque le buisson ou l'arbre *κονμαριά* (arboisier) pousse dans les villages valaques de Vermion. Quant à la forme *kinără*, celle-ci ne constitue pas une mauvaise interprétation, ni une altération du mot du grec moderne *ἀγκινάρα*, mais une suite directe du mot hellénistique et grec tardif, comme nous le fait remarquer Chantraine<sup>113</sup>. T. Papahagi, comme tant d'autres Roumains, évite tout rapport du mot au grec ancien, malgré le fait que ce dernier est également entré dans le latin.

112. T. Papahagi, *o.c.*, 710.

113. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris 1968, 532.